

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 10 mai 2026. OFFENBACH : Robinson Crusoé. P. Derhet, C. Trottmann, G. Boché, F. Caton... Guillaume Tourniaire / Laurent Pelly

Une île déserte au cœur de Manhattan, des sans-abri sous des tentes Quechua, un abattoir industriel halluciné et des sauvages grimés en Donald Trump : bienvenue dans le *Robinson Crusoé* de Jacques Offenbach selon Laurent Pelly ! Créée en grande pompe au Théâtre des Champs-Élysées en décembre dernier, cette production a fait une escale au Grand-Théâtre d'Angers, en ce dimanche 10 mai, pour une unique représentation angevine avant une série de quatre dates au Théâtre Graslin de Nantes (les 29 et 31 mai, puis les 2 et 4 juin), dans le cadre de la saison 25/26 d'Angers Nantes Opéra. Le public, conquis, a réservé à cette équipe artistique (quasi entièrement renouvelée) un accueil triomphal, digne des grandes soirées offenbachiennes.

On pouvait légitimement s'interroger sur la manière dont cette reprise s'inscrirait dans le sillage des représentations

parisiennes, portées à l'époque par Marc Minkowski aux commandes et une distribution étoilée. Pari réussi grâce la direction musicale virevoltante de **Guillaume Tourniaire**, à la tête de l'**Orchestre National des Pays de la Loire**, la partition d'Offenbach retrouve toute sa superbe – tour à tour étincelante, caustique et profondément élégiaque. La lecture du chef, qui connaît parfaitement les arcanes de ce répertoire, magnifie l'instrumentation chatoyante de l'ouvrage.

Mais c'est bien la mise en scène de **Laurent Pelly** qui imprime sa marque avec une cohérence remarquable. Disparus les clichés colonialistes du livret original de Cormon et Crémieux : plus question ici de sabir indigène ou de bons sauvages de pacotille : **Agathe Mélinand** a procédé ici à une adaptation des dialogues d'une modernité incisive. Les pirates sont devenus des militaires en treillis, les anthropophages des ouvriers zélés d'un abattoir *high-tech*, et Vendredi – merveilleusement campé par **Mathilde Ortscheidt** – un émigré hispano-américain au passé douloureux, loin du serviteur complaisant de la tradition.

C'est sans doute sur le plateau vocal que se jouait le pari le plus risqué. La distribution parisienne alignait des noms prestigieux – Sahy Ratia, Julie Fuchs, Laurent Naouri. À Angers, c'est un tout autre plateau qui se présente, et l'on est heureux de constater que l'excellence n'est pas l'apanage de la capitale. Dans le rôle-titre, le ténor wallon **Pierre Derhet** est une révélation. Il incarne un Robinson tour à tour juvénile et cabossé, avec une voix franche, une diction impeccable et des aigus sûrs, conférant au personnage une vulnérabilité touchante. Son air du premier acte, « *Voir, c'est avoir* » – ou plutôt son récit de voyage empreint d'un idéalisme presque baudelairien –, est mené avec une maîtrise des nuances qui augure d'une belle carrière. En face de lui, **Catherine Trottmann** campe une Edwige de haut vol. Passant d'une jeune fille compassée en quête d'amour à une femme

libérée, presque survoltée, la soprano alsacienne, aux aigus stratosphériques et maîtrisés, donne à la célèbre romance « *S'il fallait qu'aujourd'hui* » une couleur à la fois cristalline et charnelle. Du très grand art !



Mention spéciale aussi au duo formé par **Apolline Raï-Westphal** (Suzanne) et **Kaëlig Boché** (Toby). Dans un numéro d'une énergie communicative, leur duo de la mort imminente – « *La même broche nous unira* » –, où chacun tente de sauver sa peau avec une mauvaise foi jubilatoire, a déclenché l'hilarité générale. La diction éclair de la soprano, la présence scénique irrésistible du ténor, tout concourt à faire de ce moment un des sommets de l'après-midi. Côté « méchants » – si tant est que le terme ait un sens chez Offenbach –, **Marc Scoffoni** est un Jim Cocks proprement inoubliable. Affublé d'une salopette ensanglantée et de lunettes de soleil, le

baryton impose une voix mordante et charnue, à la hauteur de la charge sociale que Pelly fait peser sur ce personnage nouveau, contremaître d'une usine à viande où les naufragés deviennent des *steaks*. **Frédéric Caton** (Sir William Crusoé) et **Julie Pasturaud**, seule rescapée de la distribution parisienne, forment un couple parental compassé, dont le duo rigide souligne par contraste l'appel du large de leur fils.

Scéniquement, **Chantal Thomas** a livré un travail d'orfèvre. Le premier acte, situé dans un intérieur bourgeois londonien aux accents années cinquante – mécanique et compassé –, tourne sur une plateau tournant qui dévoile successivement les différents protagonistes. L'ennui feutré de cette famille Crusoé est presque palpable, et l'on comprend que Robinson prenne le large. Puis vient le deuxième acte, et le choc visuel : l'île déserte est devenue un coin reculé de Manhattan, dominé par des gratte-ciel lointains et jonché de tentes de SDF. C'est là que vit Robinson, barbu, hagard, véritable naufragé de la société capitaliste. La tente Quechua devient le métonyme tragique de son royaume. Plus loin, l'usine d'où s'élève une gigantesque enseigne lumineuse « *EAT* » fonctionne comme un *memento mori* industriel. Le gag visuel – il ne restera bientôt plus que la lettre « T » – est à la fois hilarant et profondément noir. Laurent Pelly ne se contente pas de faire rire : il dénonce, sans jamais perdre la légèreté qui est la marque du genre.

Là où Offenbach et ses librettistes concluaient par un mariage et un retour triomphal en Angleterre, Pelly choisit l'ambiguïté. Dans le troisième acte, les « pirates » endossent l'uniforme kaki de soldats américains, mercenaires de la cupidité. L'atmosphère vire au glauque, l'humour noir prend le pas sur la franche rigolade. Et la conclusion est inattendue : seul, assoupi à l'ombre d'un palmier sous un ciel d'azur peint – un palmier bien réel, incongru et magnifique –, Robinson semble avoir choisi la solitude définitive. Pas de retour à Bristol, pas de rédemption par l'amour. Juste un homme qui,

ayant vu la vacuité du monde et l'absurdité de la « civilisation », opte pour le silence et l'isolement. Ce choix, vertigineux, a saisi le public angevin. Après un moment de silence chargé d'émotion, les applaudissements ont éclaté, nourris, sincères, et le rappel collectif à la chanteuse ayant interprété Vendredi – une **Mathilde Ortscheidt** au timbre rond et velouté, émouvante en compagnon travesti au grand cœur – a été l'un des temps forts de cette ovation.



Il serait injuste de ne pas mentionner l'apport considérable du **Chœur d'Angers Nantes Opéra**, préparé par **Xavier Ribes**. Que ce soit dans les ensembles endiablés du premier acte ou dans la litanie grotesque de l'abattoir, les choristes font preuve d'une présence scénique et d'une homogénéité vocale remarquables. L'**Orchestre National des Pays de la Loire**, sous la baguette alerte de **Guillaume Tourniaire**, s'empare de cette

partition oubliée avec une évidence confondante. Les bois, incisifs et facétieux, les cordes, tour à tour moelleuses et nerveuses, les cuivres, éclatants sans jamais être vulgaires : tout concourt à servir un Offenbach à la fois électrique et raffiné.

Alors que certaines reprises de productions à succès peinent à trouver leur second souffle, ce *Robinson Crusoé* angevin s'impose comme une réussite totale. Grâce à **Angers Nantes Opéra**, le public venu nombreux a eu le privilège d'assister à une représentation unique, mais ceux qui n'ont pas pu faire le déplacement auront l'opportunité de se rattraper au **Théâtre Graslin de Nantes (du 31 mai au 4 juin)**, puis à l'**Opéra de Rennes (du 16 au 24 juin)**, avec la même distribution. Une seule certitude : si vous aimez Offenbach, si vous aimez l'opéra qui ose tout, si vous voulez voir comment un chef-d'œuvre oublié peut résonner avec les angoisses du XXI^e siècle, ne manquez pas cette odyssée déjantée – en profitant par exemple de la **retransmission du spectacle en direct dans le cadre d'OPERA SUR ECRANS, le 18 juin 2026 !**

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 10 mai 2026.

OFFENBACH : Robinson Crusoé. P. Derhet, C. Trottmann, G. Boché, F. Caton... Guillaume Tourniaire / Laurent Pelly. Crédit photographique (c) Romain Boulanger

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 12 jan 2023. OFFENBACH : La Vie Parisienne. Orch Nat Capitoile / Romain Dumas



Proposée en concert, il n'était pas évident que cette opérette dans une version de plus de 3 heures ravisse le public. Et pourtant le succès a été total. Cette longue version remonte aux sources de la création. Le Palazzetto Bru-Zane a financé ce travail éditorial qui réintègre plusieurs airs et moments vocaux plus exigeants voir virtuoses qu'Offenbach avait biffés, trouvant une distribution plus théâtrale que lyrique à la création. Cette version de 1866 n'a donc jamais été entendue par Offenbach et il ne l'a pas validée. Cela correspond à sa composition musicale « pure » sans les modifications d'homme de théâtre qui l'ont conduit au succès que l'on sait.

La Vie parisienne originelle à Toulouse

**Quelle énergie dans cette Vie Parisienne
!**

C'est donc un plaisir de musiciens et effectivement certains rôles deviennent plus importants. Ainsi Gabrielle devient la

prima donna assoluta. Le rôle gagne en airs nouveaux mais surtout il a la responsabilité de lancer de nombreux ensembles dont l'inénarrable couplet de la Bouillabaisse. C'est bien la qualité de jeux des chanteurs, leurs mimiques, leurs fragiles accessoires qui ont ravi le public. Vocalement toute la distribution est admirable mais surtout l'inventivité musicale et le panache vocal sont augmentés par un engagement théâtral exceptionnel. Ce concert était enregistré pour illustrer la version éditée par le Palazzetto Bru-Zane ainsi chaque chanteur était cantonné à sa place devant son micro ! Leur mérite de faire vivre leur personnage était donc immense et sera perceptible dans l'enregistrement. Le jeune chef **Romain Dumas a beaucoup d'énergie** ; il anime toute cette intrigue tarabiscotée avec panache et humour. Les tempi sont vifs ; les enchaînements, très vivants. L'Orchestre du Capitole mange du pain béni et fait feu de toute sa musicalité, sa virtuosité et son humour. C'est véritablement jubilatoire. Le chœur du Capitole débute avec une entrée spectaculaire qui demande beaucoup de concentration entre les nombreux sous-groupes. Ce n'est que petit à petit que la tension baisse et que leur amusement devient partagé.

La distribution est de haut vol. Les hommes d'abord puisque ce sont eux qui entrent en scène en premier. En Bobinet, **Marc Mauillon** est absolument irrésistible et c'est dommage que le rôle ne nous permette pas de l'entendre davantage. Ses mimiques sont drolatiques ; la voix, superbement conduite. Son compère plus favorisé dans la partition est **Artavazd Sargsyan** en Gardefeu. Tout aussi impliqué que Bobinet, il a un humour plus subtil ; vocalement, les exigences du rôle lui permettent de belles démonstrations de virtuosité. **Jérôme Boutillier** est un Baron truculent, ridicule et pourtant touchant avec une voix très spectaculaire. Sa Baronne est très assortie vocalement avec la même splendeur sonore et scéniquement un jeu en demi-teinte qui lui permet d'apprécier un personnage plus subtil qu'habituellement. En Baronne, **Sandrine Buendia** a un grand talent scénique. **Véronique Gens** en Métella promène

son élégance lasse ; très concentrée sur sa partie vocale elle maintient son timbre et maîtrise son vibrato grâce à une concentration sans faille. Plus de théâtre lui aurait permis une meilleure intégration car elle a semblé toujours un peu « lointaine ».

La grande diva est donc sans contestation **Anne-Catherine Gillet** : Gabrielle la gantière, une artiste aussi superbe que virtuose. Son énergie semble illimitée ; des changements de costumes à vue, des sourires charmeurs : son jeu est sensationnel. D'autant que cela se passe sur moins d'un mètre carré ! La voix est d'une beauté délicieuse, ronde, irisée de couleurs fleuries avec des aigus cristallins et une homogénéité de tessiture très agréable. Son aisance avec le texte dans une diction parfaite, fait également le charme de son personnage. Et son humour est tout à fait jubilatoire.

Pierre Derhet joue plusieurs rôles. Son Frick est spectaculaire mais son Brésilien ne l'est pas moins, il rend sa voix presque méconnaissable. C'est vraiment bluffant ! **Marie Gautrot** est une Madame de Quimper-Karadec de haute tenue : voix large et prestance scénique imposante. Elle joue son texte avec beaucoup d'aisance. Les autres dames créent une énergie d'ensemble assez remarquable, jeu collectif et rares moments de mise en valeur. C'est également cet esprit collectif qui conduit aux meilleures réussites chez Offenbach. Donc félicitons **Elena Galitskaja** en Pauline véritable rouée coquine ; **Louise Pinget** en Clara, **Marie Kalinine** en Bertha et **Caroline Meng** en Dame de Folle-Verdure déjantée. **Philippe Estéphe** en Urbain et Alfred, **Carl Ghazarossian** complètent avec humour l'équipe gagnante.

Ce concert de 3h20 comportait un court entracte. Il passe très vite grâce à la présence vivifiante des artistes. Ne doutons pas qu'au disque cette version ravira la première place, tenue pour l'heure par la version de Michel Plasson chez EMI avec une distribution incroyable dont LA METELLA de Régine Crespin et Mady Mesplé en Gabrielle pyrotechnique. L'art de Michel

Plasson demeure irremplaçable dans ce répertoire... En Choisissant Toulouse pour son enregistrement, le Palazzetto Bru-Zane permet un challenge en toute amitié, non sans un certain humour.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 12 janv 2023.
OFFENBACH : La Vie parisienne. Romain, opéra bouffe en 5 actes (version de 1866). Version de concert. Avec Anne-Catherine Gillet, Gabrielle ; Artavazd Sargsyan, Gardefeu ; Marc Mauillon, Bobinet ; Jérôme Boutillier, Le baron ; Sandrine Buendia, la baronne ; Véronique Gens, Métella ; Pierre Derhet, Le Brésilien, Frick, Gontran ; Elena Galitskaja, Pauline ; Marie Gautrot, Mme De Quimper-Karadec ; Louise Pinget, Clara ; Marie Kalinine, Bertha ; Caroline Meng Mme de Folle-Verdure. Philippe Estèphe, Urbain, Alfred ; Carl Ghazarossian, Joseph, Alphonse, Prosper ; Chœur du Capitole (chef de chœur Gabriel Bourgoïn) ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; direction, Romain Dumas. Crédit photo : Romain Alcaraz

CRITIQUE, opéra. MASSY, Opéra, le 11 déc 2022. OFFENBACH : le Voyage dans la lune. Croussaud, Derhet... Dufresne / Fredj

Saluons l'Opéra de Massy pour le choix de cette production, aussi festive que délurée et réussie : elle est déjà passée par Nice, Paris, Rouen,... avant de tourner en France jusqu'en mars 2023 (Metz, Reims, Avignon). C'est un spectacle total, qui regroupe avec malice et irrévérence de multiples tableaux, de la Terre à la lune ; Offenbach emboîtant le pas à Haydn et son visionnaire « Mundo della luna », surtout préfigurant d'après Jules Vernes, le délire poétique voire onirique de Méliès (1902), démontre une facilité théâtrale ainsi en 1875 (la Gaîté), à l'époque des impressionnistes, du nouvel Opéra Garnier, de la création de Carmen de Bizet...

A travers la diversité des séquences visuelles et dramatiques, le metteur en scène **Olivier Fredj** s'en donne à cœur joie, tout en dosant dans la sobriété et l'équilibre, le satirique (charge contre le politique au regard du portrait des deux rois potaches : V'lan le terrien / Cosmos le lunaire ; contre les juges ; contre les médecins enfermés pour ne pas diffuser les maladies...), l'effusion tendre et amoureuse (le duo Caprice / Fantasia) ; le comique percutant (l'hôtesse et l'interprète qui deviennent aussi le prince bibi / « Quipasseparla » sans omettre le réalisateur lui-même pilotant tout le spectacle qui est conçu comme un tournage en direct)... En définitive à travers la société lunaire que découvre l'explorateur un brin capricieux hystérique Caprice (fils du roi V'lan), Offenbach et ses 3 librettistes (Albert Vanloo, Eugène Leterrier, Arnold Mortier), très au faite de l'art lyrique, tissent une parodie

mordante de la comédie humaine, celle-ci bien terrienne. Ils épinglent les travers de la société ; une société parfaitement cynique et suffisante (les scientifiques à l'Observatoire) qui avant de connaître l'amour et de croquer la pomme, s'enferme dans un archaïsme choquant qui emprisonne la femme à un statut strictement décoratif...

**Offenbach satirique
épingle la comédie humaine
tout en composant aussi
un opéra féérique et ... féministe**



En vérité ***Le Voyage dans la lune*** est un drame éminemment féministe où Popotte, l'épouse de Cosmos (le roi des Sélénites), se fait l'étendard de la révolution des femmes. L'onirisme s'invite surtout dans une partition menée rondement (nombreux finales dans l'esprit du galop infernal et du pur cancan) dont la fièvre collective, souvent électrique, cède la place à des pages purement suggestives, d'une étonnante tendresse dans lesquelles perce le génie du compositeur. Ce sens des contrastes, cette intelligence du temps dramatique fondent évidemment la séduction d'Offenbach, et l'on comprend qu'à l'époque où n'existait pas encore le cinéma tel que nous le connaissons, ses œuvres visuelles et mélodiques aient été autant appréciées et applaudies.

Même dans une version écourtée, – la pièce originelle dure 4h-, la mise en scène respecte ce mélange des genres ; le rythme comme la séduction des airs solistes, sans omettre le piquant des dialogues et des scènes purement théâtrales font mouche tout du long. Malgré certains chanteurs qui n'articulent pas assez y compris dans les tableaux parlés, le jeu global répond aux attentes, y compris de la part des 7 danseurs qui apportent le bénéfice de la fantaisie chorégraphique comme élément majeur du spectacle (ainsi se déploient pas moins de 3 ballets dont le ballet de l'amour qui se répand, le tableau des flocons de neige... pauses oniriques d'une grande richesse orchestrale).

Dans la fosse, l'énergie au début un peu sèche de la cheffe **Chloé Dufresne** (qui se partage la baguette la tournée durant avec Pierre Dumoussaud) assure l'entrain nécessaire à cette fantaisie qui se veut féérique ; et en cours de représentation, l'intensité onirique se réalise dans les pages purement orchestrales, écrites comme un éveil encore alanguie après une nuit de transe enivrée.

Parmi les solistes d'une distribution plutôt cohérente, saluons le jeu tout en finesse et mordant coloratoure de **Jeanne**

Croussaud, Fantasia à la fois tendre et déterminée (son air « Je suis nerveuse / Je me sens furieuse » est pur délice...) ; surtout le tempérament délirant et bien chantant du ténor



belge **Pierre Derhet**, véritable nature théâtrale, qui réussit là un tour de force scénique, affirmant un talent d'acteur et de chanteur... exemplaire dès le début dans le rôle du réalisateur de ce tournage abracadabrant, de la cheffe de cabine, de la caissière et déjà cité en prince bibi prêt à acheter les victimes exposées au marché des femmes... L'artiste complet, toujours intelligible, sait réaliser ce délire à la fois poétique et délirant de l'inimitable Offenbach. **L'Orchestre de l'Opéra de Massy** défend bec et ongles la vitalité souvent insolente et si juste du compositeur, en y soulignant aussi ses ivresses attendries. Ce avec d'autant plus de vérité que **le Choeur de l'Opéra-Grand-Avignon** se prête au jeu, entre précision, intensité, plaisir scénique. Un régal de 2 heures qui fonce et vrombit comme la fusée puis le volcan de l'action.



Caprice : Jennifer Michel

Fantasia : Jeanne Crouaud

V'lan : Matthieu Lécroart

Microscope : Raphaël Brémard

Cosmos : Erick Freulon

Cactus Christophe Poncet de Solages

Popotte : Marie Lenormand

Flamma : Ludivine Gombert

Quipasseparla : Pierre Derhet

Danseurs – acrobates : Fanny Rouyé, Aurélie Mignon, Cameron Bida, Pierre Boileau-Sanchez, Davide Bonetti, Julien Desfonds, Édouard Gameiro

Chœur de l'Opéra Grand Avignon

Orchestre de l'Opéra de Massy,
Chloé Dufresne (direction) / Olivier Fredj (mise en scène)



Pierre Derhet en prince Quipasseparla,
le sauveur de ces dames, au marché aux femmes (DR)

Plus d'informations sur le site du Palazzetto Bru Zane
(dates de représentations des reprises en mars 2023 à Metz,
Reims, Avignon) :

<https://bru-zane.com/fr/evento/le-voyage-dans-la-lune-2022-2023/>